

AUSTERLITZ : LE DÉBUT
DE DIX ANNÉES DE GRANDEUR

Ce serait faire un affront à qui lira ceci de rappeler ce que représente la date du 2 décembre dans l'histoire de notre pays. Ce fut la première victoire du jeune Empire français, et de son « patron », Napoléon.

Je n'écrirai pas que ce fut une belle bataille.

La seule bataille qui pourrait mériter ce qualificatif serait celle à l'issue de laquelle, tous les combattants, comme dans une joute médiévale idéale, vainqueurs et vaincus, se serreraient la main, ou, à tout le moins, se salueraient courtoisement.

Quelque grandes qu'elles puissent être comme celle du 2 décembre 1805 en Moravie évoquée ici, les « belles » batailles, comme certains se plaisent à les nommer, sont un phantasme d'auteur assez choquant.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les mémoires d'un grand chirurgien qui fut aussi un grand « bonhomme », Percy, qui toute sa carrière apporta le secours de son art aux simples soldats de la ligne, les « lignards ».

La description de l'après Iéna est tout simplement dantesque.

Donc grande et belle victoire, oui, mais pas belle bataille, qui permit au jeune Empire français de se fortifier, et de reprendre sa place à la « table des Grands ».

RESPONSABILITÉ SURHUMAINE

L'enjeu du choc qui allait se produire n'était pas que militaire.

Il était aussi politique et économique, c'est-à-dire vital pour l'avenir de la France ressuscitée.

Napoléon savait que la perte de cette bataille qu'on lui imposait signifierait la ruine des efforts inouïs accomplis pendant les quatre années du Consulat pour relever le pays, et l'effondrement de la prospérité recouvrée.

Le tout, inévitablement suivi d'une invasion par les Russes et les Autrichiens, et certainement aussi par les Anglais, heureux d'éliminer ce pays qui était redevenu un concurrent économique.

Autant dire qu'en cette veille du 2 décembre 1805 la responsabilité qui pesait sur les épaules du seul Napoléon, était surhumaine.

FAIRE JUSTICE DE « L'OGRE »

Mon but, en écrivant ce texte, n'est pas de raconter Austerlitz, mais de profiter de cet anniversaire pour faire justice d'une de ces très nombreuses ignominies qui entachent gravement la mémoire de l'Empereur.

Nous connaissons bien le surnom dont l'ont affublé ses (nombreux) détracteurs : Ogre de Corse, « *surnom donné par les royalistes à Napoléon (dont les guerres dévoraient la jeunesse française)* ».

Cette définition éloquente a réussi à trouver sa place dans les pages d'un dictionnaire réputé, « Le Robert ».

Voici ce dont je souhaite faire justice.

« EMPEREUR, JE TE PROMETS... »

Au cours de la nuit précédant l'empoignade, Napoléon, en compagnie de quelques-uns de ses maréchaux, avait parcouru les lignes pour rendre visite à ses soldats, et « prendre leur pouls ».

Du fait de la disproportion des forces – quelque 75 000 Français contre plus de 90 000 Austro-Russes – cette prise de contact directe avec ses troupes était indispensable.

Il était en effet hors de question que la bataille qui s'annonçait fût perdue : après que Napoléon fut monté si haut, si vite, l'Europe monarchique entière attendait qu'il chutât plus vite encore qu'il n'était monté, et ne se relevât pas.

À son arrivée dans les bivouacs, les soldats, spontanément, offrirent à « leur » Empereur une gigantesque « retraite aux flambeaux », lui traçant, avec des bottes de paille enflammée, qui se multipliaient au fur et à mesure de sa marche, un flamboyant boulevard de lumière.

« *Ce fut, écrit l'un de ces hommes, un embrasement général, un mouvement d'enthousiasme, si soudain que l'Empereur dut en être ébloui. C'était magnifique, prodigieux...* »

Et soudain, sur ce boulevard de lumière, aux accents, spontanément éclos, du chant emblématique de « *Veillons au salut de l'Empire* », Napoléon vit venir à lui un vieux grenadier qui lui dit avec une déférence que ne parvenait pas à démentir le tutoiement maladroit employé par ce brave type :

« Empereur [sic], je te promets, au nom des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que des yeux et que nous t'amènerons demain les drapeaux et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement ».

CITATION DÉNATURÉE

Et voici l'image - elle est bien connue - que l'on trouve dans un très bel album consacré à la Campagne de 1805 : le vainqueur, la main passée dans le gilet, le visage fendu d'un sourire satisfait, se promenant d'un air radieux sur le champ de bataille, où, au grondement des canons qui se sont tus, ont succédé les gémissements des blessés.

Et en légende, cette phrase, qui, en un tel lieu et en de telles circonstances, serait abjecte :

« C'est le plus beau jour de ma vie. »

Cette phrase n'est pas une invention.

Elle a bien été prononcée, mais *la veille* de la bataille, au cours de la randonnée nocturne de Napoléon, la nuit précédant l'empoignade.

Plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, Napoléon – et telles sont les circonstances et les mots exacts – avait murmuré aux maréchaux qui lui avaient fait escorte dans cette sortie nocturne :

« Voilà la plus belle soirée de ma vie, mais je regrette de penser que je perdrai demain bon nombre de ces braves gens. »

Exemple type du procédé sordide, fréquemment rencontré dans l'histoire du Premier Empire, qui consiste, pour nuire à celui que l'on veut détruire, à dénaturer vicieusement une émouvante citation.

Et cette phrase n'est jamais contestée !

(Je reviendrai plus tard sur cet aspect volontairement méconnu du caractère de Napoléon)

Je tiens à remercier chaleureusement mon ami Tim Van Dyck, créateur de ce site, de me permettre d'apporter une autre vision de Napoléon et du Premier Empire.